

Transcription de l'entretien avec Joachim CORBINEAU

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 10 octobre 2011

[0'00"00] – Origines familiales agricoles

Joachim Corbineau : Je m'appelle bien entendu Corbineau Joachim. Je suis né à quelques kilomètres d'ici, à Pont-Saint-Martin, le 2 décembre 1925. Côté paternel, mes parents et grands-parents étaient viticulteurs ; côté maternel, c'étaient des laitiers.

Cécile Liège : Vous étiez une grande fratrie ?

JC : Non. Je suis devenu fils unique parce que j'ai perdu une sœur, mon père était fils unique aussi, quant à ma mère, elle devait avoir trois sœurs et un frère. De 1925 à 1936, je suis resté à Pont-Saint-Martin, école et tout l'environnement. Et mes parents sont arrivés à Nantes en 1936. Sur un plan professionnel entre mon père et mon grand-père, il a fallu qu'ils se séparent, parce qu'à l'époque ce n'était pas trop facile pour le commerce qu'ils faisaient. Et mon père, qui était tonnelier d'origine, s'est occupé de chais, toujours dans le vin puisqu'il était viticulteur. Il a arrêté de travailler sur l'exploitation parce qu'il y avait le marasme en 1936, c'était au moment des grèves. D'un commun accord, hein. Et on est arrivé à Nantes et là il a retrouvé son activité qu'il savait faire. Ma mère ne travaillait pas dans ma jeunesse et n'a pratiquement jamais travaillé. Elle a donné des coups de main comme ça, de droite et de gauche, mais pour travailler avec salaire, non. Mon père a été embauché par une société de vins qui s'appelait la maison Stef [PHON], dont l'épicentre était à Brest. C'étaient des vins d'Algérie puisqu'à l'époque, c'était la mode, quoi ! Et nous sommes arrivés 2 rue Quai-Hoche où il y avait les entrepôts. Et nous, nous avons habité juste à côté dans un appartement au rez-de-chaussée.

CL : Vous diriez que vous avez eu une enfance aisée ?

JC : Je ne pense pas avoir eu une enfance aisée mais elle n'a pas été malheureuse. Mais autrement, dans la maison Corbineau, il fallait travailler. Moi, à huit ans et demi, je m'en allais travailler dans les vignes, hein ! Aux récoltes, bien entendu. J'allais tous les étés, même à chaque vacance, bien entendu, je descendais à Pont-Saint-Martin, c'était tellement prêt. Et mon père qui avait conservé quelques vignes à titre personnel, me disait : « *Allez, hop ! En route !* ». Levé à six heures et demie tous les matins, été comme hiver. Il m'emmenait dans les vignes le matin et allait me chercher le midi. Mais attention, c'était l'usage parmi tous mes camarades d'école de l'époque. Après 36, j'ai continué à y aller [dit quelques mots sur les amitiés gardées là-bas]. Ça m'a aidé également pendant la guerre, là où de temps en temps il fallait se cacher, ça permettait de trouver une place.

[0'05"06] – Formation professionnelle

JC : L'école communale à Pont-Saint-Martin, l'école du Quai-Hoche de 36 à 39. J'ai passé à l'époque trois ou quatre concours. Et je suis rentré à l'École nationale professionnelle de Livet en 1940. J'en suis sorti en 44. Et là, je suis passé à l'Institut polytechnique de l'ouest, 44-47. Et j'ai terminé mes diplômes à l'IPO, quoi.

CL : Dans quelle spécialité ?

JC : Génie civil.

CL : Qu'est-ce qui vous a mené dans cette direction-là ?

JC : Je ne sais pas... Livet avait plusieurs créneaux et dans les formations spéciales, on avait en point de mire les Arts et Métiers. Figurez-vous que le concours d'entrée a eu lieu le 6 juin 44, le jour du Débarquement. Alors autant vous dire qu'étant donné l'environnement, il y a eu des alertes et tout, à

10h30, la séance était supprimée. On était trois camarades, dont un de Honfleur, qui était du coup, coupé de ses parents. Ma mère l'avait gardé jusqu'à ce que ça se remette dans le bon sens. Et un jour, comme il savait pas trop quoi faire, il est allé à l'IPO, en face Livet. Et comme on avait de pas trop mauvaises notes, ça nous a permis de rentrer directement en deuxième année à l'IPO. On s'est dit, on était tous les trois, Baudu [PHON], Seli [PHON] et moi, qu'est-ce qu'on fait ? [Raconte comment Seli, vu sa situation, a entraîné ses amis à entrer à l'IPO]. Donc j'ai bifurqué alors que j'aurais pu aller aux Arts et Métiers. Il n'y avait pas à l'IPO la technicité comme à Livet, mais il y avait le Génie civil, le Génie climatique, la chimie, etc. Compte-tenu de professeurs également, c'est le Génie civil qui m'a intéressé, les Ponts-et-Chaussées, tous ces machins-là. Ça m'a permis de continuer une carrière dans les travaux publics, les lotissements, tous ces machins-là. J'ai été diplômé ingénieur IPO en 47. L'IPO, c'était l'Institut polytechnique de l'Ouest. C'est devenu, sous le recteur Schmidt, l'INSM – l'Institut national supérieur de mécanique, et qui est devenu en 95 l'École Centrale à Nantes.

[0'09"20] – La seconde guerre mondiale – les débuts

JC : C'est des choses qui comptent. En 40, j'avais quinze ans. Je me souviens très bien de l'exode. D'abord les Belges qui passaient... Puis après les gars du Nord, de la Picardie et puis après les Parisiens, toujours à descendre comme ça. Et puis après la déroute de l'armée française. Ça, ça m'avait marqué pas mal parce que c'étaient des gens qui revenaient du front, ils revenaient à pied, et qui étaient totalement harassés et tout. Et je me souviens, le jour où les Allemands sont arrivés à Nantes, autour du 20 juin 40, alors superbement organisés, parce que eux étaient équipés de motocyclettes, tout ce qu'il fallait, alors que les Français étaient à pied. Et je me souviens, les premiers Allemands que j'ai vus, c'est sous le pont de la Madeleine, ils ont commencé à faire descendre des filins pour voir si le pont était miné. Rue Grande-Biesse, il y avait des soldats, 200 ou 300, sur tous les trottoirs jusqu'à la ligne de chemin de fer qui allait à la gare de l'État. Ils étaient assis, « *On n'ira pas plus loin* ». Tous ces gens-là ont été désarmés par 25 ou 30 soldats allemands pas plus. C'est vous dire l'état d'épuisement dans lequel ils étaient. Les Allemands prenaient les fusils par le canon, et ils cassaient les fusils sur le bord du trottoir. Pas d'histoire ! Comme quoi, ils les récupéraient pas, ils en avaient assez pour eux. Ce qui m'avait d'autant plus marqué, c'est que mon père était un ancien de la guerre de 14, qu'avait pas trop aimé les Allemands à l'époque, et qui n'en revenait pas. Ça a toujours été dur, hein ! Les jeunes de l'époque étaient peut-être moins brutaux que maintenant, peut-être aussi bêtes d'ailleurs. En l'espace d'un ou deux mois, ils nous ont remis dans le droit chemin de la discipline, hein ! Moi, je me souviens d'un coup de pied aux fesses, Chaussée de la Madeleine parce que je ne marchais pas sur le trottoir de droite ! Par un militaire. Parce que pendant deux ou trois mois, ils ont gardé les ponts, les endroits stratégiques. C'étaient des sentinelles qui se baladaient sur les ponts, et dans les commissariats. Il y avait un couvre-feu. Je ne me suis jamais fait ramasser. Mais c'étaient des camarades livetiens qui s'étaient fait ramasser. C'était pas trop grave à l'époque parce qu'au début, les Allemands n'étaient pas méchants. C'étaient des soldats. La punition, c'était d'aller cirer les bottes des officiers au 11^{ème} Corps, place Louis-XVI. Alors j'aime autant vous dire qu'ils étaient coincés une fois, mais pas deux ! Mais ils n'avaient pas de sévisse. L'atmosphère a surtout changé au moment de la fusillade des cinquante otages. Alors là, il y a eu des crispations. Oui. Et puis alors, en 40, ça allait à peu près, et puis au fur et à mesure, il y a eu les restrictions, alors que les Allemands raflaient tout, il y avait des réquisitions. Et en 1941, quand Hitler a déclaré la guerre à la Russie, là on a senti qu'ils étaient plus... On était plus du même bord. On l'a jamais été mais avec l'histoire du Maréchal Pétain, il y avait quand même un... pas un doute, mais il n'y avait pas de résistants au début.

[0'14"29] – L'histoire du juif Kravetz

JC : Et aussi, dans le deuxième semestre de l'année 41, il y a eu la poursuite des Juifs. Or, dans notre promotion, il y avait un garçon, on ne savait... Il s'appelait Kravetz, mais enfin dès qu'il a eu son étoile jaune, on a su que c'était un Juif. C'était d'ailleurs un copain. Il était d'une santé un peu fragile alors deux ou trois fois pendant l'été 41, je suis allé chez ses parents, qui habitaient près de la biscuiterie Lu. Fallait lui porter les devoirs, on s'arrangeait, quoi ! C'est comme ça que j'ai connu davantage cette famille-là.

CL : Vous vous souvenez de votre réaction quand vous avez vu la première fois l'étoile jaune ?

JC : Oui, la réaction, elle a été idiote ! On s'est tous mis une étoile jaune pour faire comme lui ! On s'est fait engueuler par le directeur, Monsieur Eugallois [PHON], directeur de Livet, qui nous a dit : « Mais vous ne comprenez pas ce qui va se passer ? ». En octobre 41, la promotion avait seize ans. On avait fait ça sans réfléchir.

[0'16"11] – Le ravitaillement pendant la guerre

JC : On n'a pas été trop trop malheureux quand même. On va parler tout de suite de 43, disons à partir de fin 42 : lundi, patates ; mardi, les topinambours ; et puis les navets, enfin les rutabagas. Alors à la fin, il y en avait marre. Alors de temps en temps on allait à Pont-Saint-Martin. Mais là, c'étaient des petites exploitations, très peu de vaches, un peu de blé. Alors on avait trouvé la combine. C'est mon père qui avait des copains en Vendée où on allait chercher du beurre, du porc, des choses comme ça. Donc il y a eu plus malheureux que nous.

CL : Comment vous rameniez ces victuailles ?

JC : Fallait les cacher parce que les plus mauvais, c'était pas les Allemands, c'était le contrôle économique. Et les gendarmes des Sorinières notamment ! Ha ceux-là, je leur en ai voulu parce qu'ils m'ont fauché une valise un jour sur un vélo ! [Détaille l'anecdote].

[0'18"30] – Les bombardements

JC : En 42, on a eu les gens de Brest qui sont revenus. C'était une école pratique de Recouvrance, à Brest, qui devait être plus ou moins acoquinée avec la base marine. L'école a été mise à plat, alors ces gens-là, on les a recueillis, à l'école Livet. Je dois dire que Livet marchait sur trois pattes aussi. Parce que toute une partie de l'école avait été prise pour les blessés français. C'est pour ça que les internes avaient été obligés d'essaimer autour. C'était dans des familles. En général ça se passait relativement bien. Les familles se débrouillaient. En général, il y avait des tickets. [Parle des bombardements de Lorient et Saint-Nazaire]. Et le 16 septembre, c'était au tour de Nantes. Dame, je m'en souviens ! Le 16 septembre, avec des camarades, on avait décidé d'aller chez Beaufreton, un libraire, qui vendait des livres d'occasion, un peu comme Durance. Il était au premier étage du passage Pommeraye. On allait chercher nos livres pour l'année. Et après on est allés au cinéma Katorza et ils jouaient « Monsieur La Souris ». On est sorti lorsqu'il y a eu l'alerte. Le groupe de six ou sept s'est divisé en deux. Il y en a trois qui ont descendu la rue Crébillon, qu'on avait perdus. Et nous, on est descendu, pourquoi on est descendu par la rue Jean-Jacques-Rousseau, j'en sais rien ! Y'en a un qu'à dû partir de ce côté-là, l'autre qui a suivi. Coutant [PHON], Laumasse [PHON] et Guitton ils se sont retrouvés place Royale. Et dame, là ! Volatilisés ! Et nous, intacts du côté de la Petite-Hollande. Alors ça, je me souviens bien du 16 septembre. Et du 23 aussi. Parce que le 23, on était en train de déménager un buraliste de la rue Louis-Blanc avec des chevaux et tout ça, une carriole. Et il y a eu le bombardement des chantiers, on s'était réfugiés sous les travées du Pont de [je ne comprends pas]. Et on voyait les bombes qui tombaient dans l'eau. J'aime autant vous dire qu'il y a eu des poissons qui ont pu être récupérés ce jour-là. Voilà pour moi les bombardements. Je sais pas pourquoi... on aurait pu y rester ! J'ai eu un autre copain qui avait été opéré de l'appendicite, et comme c'était tombé sur l'Hôtel-Dieu, en plein où s'est reconstruit maintenant. He bien, il a réussi à se trainer, il a passé le Pont de la Madeleine, la rue Grande-Biesse, la rue de Petite-Biesse et il est mort au bout de son sang rue de Vertais. Marcel Joly [PHON]. Ben oui. Alors ça on s'en souvient. Autre coup de bombardements : le 10 juin 44. Les chasseurs anglais se sont mis dans la tête de couper les ponts. Alors ils ont coupé le pont de la Vendée ce jour-là. Et au bout du pont de Pirmil, ils ont mis, ils appelaient ça des tremblements de terre, il y avait de quoi mettre la maison ! Juste à l'entrée où il y a le giratoire après le pont de Pirmil, la bombe est tombée là. Si elle était tombée sur le pont, c'était pareil ! Non, c'était pas pareil, on n'aurait pas résister. [Raconte comment ils se sont cachés chez un garagiste pour éviter les éclats de DCA]. Là ça a été long ! C'étaient les piqués, c'est beaucoup plus... Les Américains, qui étaient à 2 ou 3000 mètres, ils larguaient un peu partout où ça allait. Tandis que les autres qui piquaient, ça faisait comme des trains de marchandises qui arrivaient. J'ai encore ça dans les oreilles. Je crois pas que ça ait duré un quart d'heure mais c'est des minutes qui sont longues. Et à chaque fois on était soulevés par les appels d'air. Je me souviens encore du nom. Monsieur Friard [PHON], c'était le garagiste du Boulevard Victor-Hugo qui nous avait planqués là. [Reparle de la peur]. Voilà l'épisode bombardements en ce qui me concerne.

[0'25"46] – La promotion touchée par la guerre

JC : L'affaire Kravetz on en a parlé. [Joachim Corbineau revient sur l'affaire des 50 otages]. Ça nous a chagriné aussi parce qu'on avait deux camarades, qu'on n'a pas directement connus, qu'étaient nos anciens. Tout le monde parle de Guy Môquet et tout ça, mais on avait notre camarade, qu'avait 18 ans à l'époque et qui a été fusillé parce qu'il faisait partie de... Et un des meilleurs amis de mon père, Léon

Jost, qui était président des anciens combattants de 14, qui a été fusillé aussi. Ça, ça l'avait marqué ! Pour revenir à Livet, je suis de la promotion 40-44, autrement dit en plein dedans ! On a eu de tout ! Notre pauvre Simon Kravetz. Sa famille a été prise en juin 42. Lui a été pris à l'école. On était en salle de français dans la salle n°3. Quatre Allemands et le directeur au milieu qui en menait pas large. Y'a un des Allemands qui a dit « Kravetz ! » et Kravetz s'est levé. Et voilà... Notre dernier regard sur lui c'est quand on l'a vu traverser la cour d'honneur, et après, dame, fini, quoi... [raconte comment il a connu tout le parcours de Kravetz jusqu'à Auschwitz et détaille ce parcours. Parle de la famille Kravetz et de ses origines polonaises]. Je reviens à l'école. On a eu un de notre promotion qui a été fusillé parce qu'il était résistant. Et on en a eu un autre qui était dans l'autre sens. C'était un doriote. Qui avait réussi à dénoncer notre professeur d'anglais, monsieur Emile Lagarde, qui lui a été fusillé à Angers en mai 44.

CL : Vous saviez qu'il était doriote ?

JC : Ah oui parce qu'il avait le béret dans ce sens-là. Et puis l'uniforme ni jaune, ni kaki, orange, quoi. L'uniforme de l'époque, quoi. Nous on n'était pas tellement heureux avec lui, il en a souffert. Mais on a eu deux collègues qui ont certainement été dénoncés par Rondeau. Quant à notre professeur d'anglais, on sait qu'il a été dénoncé.

[0'34"09] – Ses débuts professionnels

JC : En 47, ayant le diplôme, à l'époque, tout était à reconstruire. Je veux pas dire que c'était notre veine, mais si, un peu quand même. Quand je suis sorti de l'école, j'avais quatre places. J'en avais même cinq parce que l'entreprise, qui n'existe plus maintenant, Métropolitaine et Coloniale... qui aurait fait que j'aurais pu aller directement, comme certains de mes collègues d'ailleurs de ma promo, qui auraient pu aller en colonies. Mais mon père est décédé à ce moment-là donc je suis resté à Nantes. Et là je suis rentré dans un bureau d'études, aux établissements Ducau[PHON], qui a été absorbé par ETPO, entreprise de travaux publics de l'ouest. C'est ceux qui ont encore fait les derniers ponts autour de Nantes, sur la Loire quoi. Alors là j'ai commencé au bureau d'études.

[0'35"30] – Des cours de danse au mariage

JC : En 48, on s'est marié.

CL : Votre femme, vous l'avez rencontrée comment ?

JC : A l'époque vous savez, tout le monde se retrouvait... Ma femme était à l'école Vial, qui existe encore d'ailleurs. Elle était en commercial. On se retrouvait sans doute autour de la place Graslin... Ah ben oui ! Comment je l'ai trouvée, ben je vais vous dire comment ça s'est passé ! Le premier travail qu'on a eu à faire à partir de 45 – on était à ce moment-là en première année à l'IPO... Et notre major d'estime nous avait dit – parce que tout le monde dansait, c'était à la Libération, vous pensez bien. Ah ! Une idée sublime : on va apprendre à danser. Parce que pendant les quatre années avant, il en était pas question d'aller danser. Alors nous voilà passés au Passage Pommeraye. Il y avait une dame qui s'appelait Mme Robin, qui était professeure de danse en bas. Alors on arrive : ma promotion, on était quinze en Génie civil. Varito[PHON], lui, qui était notre major d'estime. On arrive chez cette pauvre demoiselle Robin et on lui dit : « *Nous on vient pour danser* ». Elle dit : « *C'est très bien mais vous êtes quinze gars. Il me faut quinze filles* ». Alors là vous savez bien quand on a vingt ans, on dit : « *Qu'est-ce qu'on fait ?* ». C'est un autre, un nommé Auffray [PHON] qui dit : « *Ce n'est pas difficile, on va monter jusqu'à Graslin et on va aborder toutes les filles qui viennent par là.* » Et c'est ce qui s'est passé. Les filles venaient de Vial. Parce que Vial, c'est un peu plus loin là-bas. Sur le boulevard Gabriel Guist'hau. Pis alors en vingt minutes ou une demi-heure, j'en sais rien, on est revenu chez Mlle Robin et on lui a dit : « *Ça y est, tout le matériel est là* ».

CL : Et il y avait votre femme...

JC : Ben voilà, on a appris à danser ensemble et ça a continué.

CL : Vous vous êtes mariés...

JC : En 48. Ben oui, de 45 à 48, nous n'avions pas fini nos études. C'était pas la question...

[0'37"57] – Premier logement

JC : Ma femme avait eu le malheur de perdre sa mère en 46. Elle avait donc gardé l'appartement de sa mère Chaussée de la Madeleine. Son frère s'était engagé dans l'aviation. Il était ailleurs. On a donc passé de 48 jusqu'à notre arrivée ici Chaussée de la Madeleine.

[0'38"31] – Parcours professionnel

JC : En 48, me voilà au bureau d'études. Alors autant vous dire qu'il y avait du boulot à faire. Refaire les ponts... J'ai jamais fait tant de petits ponts sur le canal de Nantes à Brest. Et toutes les brèches qu'il pouvait y avoir. Et à l'époque, l'entreprise Ducau [PHON] avait 8 ou 900 ouvriers. Il y avait le Havre à reconstruire et tout le port de Toulon également. Parce que la marine française s'était sabordée en 1942 à Toulon. Et on avait beaucoup de travaux sur le Rhône, avec l'aménagement du Rhône. La Compagnie française du Rhône, Donzère-Mondragon, enfin tous les barrages de l'époque, quoi. Donc on avait un travail très intéressant.

[0'39"39] – L'entrée dans le COL

JC : Parallèlement, début 50, j'avais entendu parler par un camarade, Chesneau [PHON], qui a d'ailleurs habité la cité, qui est décédé maintenant, de certaines personnes qui se mettaient en route pour essayer de construire compte-tenu des ennuis que tout le monde avait pour se loger. Je suis allé voir le 10 ou 11 janvier, c'était un dimanche. Il y avait une réunion à la mairie de Nantes. Et c'est là que je me suis engagé. En 51, je suis devenu, avec Chesneau [PHON], responsable et en même temps attaché... je suis rentré au COL. A la Toussaint 51. Donc j'ai quitté Ducau-ETPO [PHON].

CL : A partir de ce moment-là, vous êtes devenu salarié de cette structure ?

JC : Oui parce que le COL a été constitué par une association, l'Association des Castors de l'Ouest, qui existe toujours d'ailleurs mais modifié bien entendu. Pour avoir des crédits, il fallait qu'on devienne, soit société coopérative, soit société anonyme d'HLM. Et c'est comme ça que la société est devenue coopérative d'HLM, le Comité Ouvrier du Logement... Qui a dû être, officiellement, c'est en juin 50 qu'on a dû avoir nos statuts définitifs avec le journal officiel et tout le tremblement. Mais moi c'est en 51 que je suis entré. Parce qu'au tout début, c'était que des bénévoles.

CL : Au début vous participiez comme bénévole ?

JC : Oui, parce qu'on avait 24 heures à faire par mois et 96 heures de nos congés, par an. Chesneau [PHON] est parti beaucoup plus vite que moi de la société Ducau [PHON]. Et quand ça s'est étoffé, je suis entré moi aussi.

CL : Comment vous avez vécu cette entrée dans cette aventure, complètement nouvelle à l'époque ?

JC : Pour les Français, c'était assez nouveau. Il y avait eu quelques prémices en 1937 et 38 en Angleterre également [me montre le livre de Charles Richard].

[0'42"34] – La conduite de travaux

JC : On a commencé en juillet 50 et on peut dire que pendant un an, il y a eu tous les travaux d'approche. Alors les gros travaux d'approche ça a été de déblayer... D'abord il a fallu trouver un terrain. Le terrain on l'a trouvé fin juin 1950. Mais ce terrain était grevé d'un bail. Il y avait un fermier dans le château qui ne s'entendait pas avec Mme Besnard, si bien qu'il a fallu qu'on le... pas le séduire, mais enfin si quand même. Il était parti à Saint-André-de-Cubzac puisqu'il avait quitté ici. Et en définitive, c'est un peu grâce à lui que... C'est lui, il a radié son bail. On a pu racheter les 4/5ème. Parce qu'il y avait cinq héritiers à l'époque. C'est Mme Besnard qui a gardé 1/5ème, qui correspond à... [Me montre sur un plan]. Le château de la Balinière, ça fait 10 ha, et Mme Besnard a gardé ceci [décrit le plan]. Nous, il nous restait 8,5 ha.

CL : Est-ce que vous pourriez rappeler quel était votre rôle dans le COL ?

JC : Lorsque je suis entré, Chesneau [PHON] s'est plus particulièrement attaché aux maisons, qui n'étaient pas construites à l'époque parce qu'on a commencé à construire les soubassements en septembre 1951. Les fondations plus exactement. Les soubassements ont été faits par une entreprise, Gourdon, qui était à Chantenay à l'époque. Et qui, en deux mois, a fait tous les soubassements. C'est à dire les hauteurs en pierre hors-sols. C'est à ce moment-là que je suis entré en action mais mon rôle était plus

particulièrement la viabilité. Parce que c'est ce que je faisais chez Ducau-ETPO [PHON]. C'est-à-dire les réseaux. Il y avait pas de gaz, il y avait rien du tout. A un moment donné, on a failli mettre des bonbonnes de gaz, vous savez, Butagaz et compagnie. Parce que le gaz s'arrêtait au Cheval Blanc. Et en définitive, on a réussi à, financièrement, le Gaz avait bien senti que c'était intéressant pour eux. Ça leur a permis d'arriver jusqu'ici, c'est-à-dire de faire deux kilomètres de conduite où tout le monde s'est greffé à suivre. Voilà, alors le gaz, l'eau potable bien entendu, les eaux usées. On a été, nous la Balinière, la seule partie de la commune, à avoir un réseau séparatif. Et c'est après que le maire, Monsieur Plancher, s'est dit : « *C'est très joli, ils ont là-bas un réseau séparatif, c'est à nous de continuer* ». Avec Plancher, on s'est très très bien entendu. Parce qu'avant, ça a pas toujours été le cas. Mais on va pas en parler, avant, c'est Monsieur Bénézet... Je sais pas, il nous appelait « *le petit Monaco* », je sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'on était entourés de murs. Enfin, on va pas en parler, il est mort maintenant, on va pas mettre de l'huile sur le feu. Donc eaux, gaz, électricité, et voiries bien entendu. Alors voiries, comme on avait au départ pas d'argent parce que la société n'était pas constituée. Mais pendant un an, la société était constituée, mais comme les crédits partent d'un budget et que la loi de finances c'est une fois par an, donc c'est à partir de 51 qu'on a commencé à avoir des crédits. Mais il nous fallait pour la construction des soubassements et tout ça, de la pierre. C'est pour ça qu'on a ouvert une carrière à Bouguenais. Aux Couëts exactement. Donc sur les cent personnes, il y a eu vingt-cinq ou trente qui allaient extraire la pierre le samedi et sur la semaine. Et le reste était sur le site, débroussaillait. Parce que tous les arbres et tout, ça a été coupé à la main. Parce qu'on n'avait pas de mécanisme à l'époque. Il y eu aussi, sur le square, ce qui était la piscine, ou plutôt la pièce d'eau du château... on avait retrouvé des munitions en pagaille. Les gens du déminage, du MRU à l'époque, ils nous ont bien aidés.

[0'48"44] – Animation des travaux avant la construction

CL : Vous aviez un rôle d'animation des hommes ?

JC : Ça s'est arrivé progressivement. L'année 1950-51, il y avait extraction de pierres. Trente poilus dans la carrière, ça leur faisait déjà un tiers de... Et puis il y avait les gens qui venaient couper. Parce que c'était partout en friche, sauf où c'étaient les vaches du cultivateur, le reste c'était que des bois [me montre le plan initial de la Balinière]. Il y avait une grotte avec une sainte-Vierge, genre Lourdes. Et tout ça c'était la forêt, avec le ruisseau qui passait ici. Qui a été canalisé ici.

CL : Et sur l'organisation du chantier ?

JC : Au départ ça a été relativement facile parce que débroussailler partout par là et comme ça se faisait à la main, bon on avait quarante ou cinquante personnes qui devaient être au débroussaillage et à l'arrachage des arbres. Parce que tous les gros arbres qu'on a descendus, on les a transformés en lambourdes pour mettre sous les parquets. Grâce à un charpentier de Rezé... On récupérait tout. Là où était la coopérative, ce qui était l'immeuble central, Richard avait réussi à récupérer... c'est là où nous avons fait nos parpaings après. Mais au départ, c'est là qu'on avait fait ce qu'on appelle la coopérative, mais en réalité c'était une construction. Richard avait trouvé un grand baraquement. Parce qu'entre 47 et 50, il y a eu des reconstructions à Nantes, les Hauts-Pavés, etc. Et au fur et à mesure, il y avait des baraquements de bois qui se libéraient. On a eu ici donc deux baraques en bois qui nous ont servis à faire nos bureaux, etc. Et on avait installé une scie circulaire, des trucs de menuiserie, de manière à faire nos lambourdes. Ça faisait à peu près dix ou douze personnes. Au départ ça a été un peu difficile parce qu'il y avait énormément de travail mais peu de diversité. La carrière, gros morceau ; le débroussaillage, gros morceau. Et la récupération des arbres. Ça n'est qu'après, et ça a été tant mieux dans un sens, lorsqu'on a eu les premiers subsides, soit de la mairie, soit des allocations familiales – alors là, ça a été pour acheter le terrain d'ailleurs – mais tout ça je vous le dis rapidement parce que c'est marqué là-dessus. Il y a dû y avoir également le Conseil général. Et la fameuse cagnotte : on avait un pourcentage sur nos salaires, pour les gens qui travaillaient à l'extérieur. Moi je travaillais à l'extérieur encore, que l'on mettait sur un truc de Caisse d'épargne. Alors ça nous permettait d'acheter les premiers matériaux. Tout le monde au départ avait ramené sa pelle, sa pioche, et tout le bastingue, et puis en route ! Fin 50, on a eu un premier déblocage HLM. Ça c'était le budget, mais on l'a eu autour de janvier 51 en tant que paiement. Et c'est là qu'on a commencé : on a pris un entrepreneur pour aller plus vite. Pour faire les soubassements.

[0'53"36] – Débuts de la construction

JC : Et c'est là qu'on a commencé à faire nos parpaings. Et on a fait nos parpaings justement sur la

construction qu'on avait faite, la plateforme et le sous-sol, ce qui nous permettait de faire dans les 2 ou 3000 parpaings tous les deux jours. On en faisait dans le sous-sol, le lendemain à plat au premier étage, enfin, au rez-de-chaussée. Et le troisième jour, il y avait les wagonnets qui nous avaient été prêtés par l'hôpital Saint-Jacques. Ils nous avaient été prêtés pourquoi ? Dans nos bandes on avait des gens diverses, dont cinq ou six infirmiers qui avaient réussi à.... je sais pas comment ils s'étaient débrouillés... Et les Decauville ne servant pas... Ils nous les avaient rapportés ici, au contraire, ça les avait débarrassés. Parce qu'ils commençaient à faire des constructions... au départ l'hôpital Saint-Jacques était un hôpital psychiatrique. Il y avait des jardins tout autour et il y avait des ouvriers qui travaillent dans les jardins. Ils faisaient même leurs légumes pendant la guerre ! Comme je vous le disais tout à l'heure, Gourdon, en septembre et octobre, fait les 100 soubassements. C'est pour ça que je suis entré en début novembre 51. C'est là qu'on s'est dit : « *Attention, il va falloir diversifier la chose* ». Il y a eu la création des équipes de parpaings. Il y a eu les créations des gens qui s'occupaient de faire les transporteurs avec les Decauville. Il y a eu la création de ceux qui faisaient la menuiserie. C'est-à-dire couper les lambourdes, faire tout ce qu'il y avait à faire dans la scierie qui se trouvait par là. Plus les gens qui continuaient à faire les travaux primaires de la première année. C'est à partir de décembre qu'on a eu un déblocage correspondant à 45 maisons, à la construction de 45 maisons. Mais maisons sans la viabilité, c'est-à-dire sans... Avec Chesneau [PHON] et d'autres, on a été deux ou trois mois pour savoir comment on allait faire. Parce que bien entendu, on commençait à approvisionner à droite et à gauche. Les rails, c'est très bien les rails. Mais il fallait quand même que les camions circulent et tout ça. On s'est dit : « Il nous faudrait quand même quelques bouts de route à droite et à gauche ». On a renforcé notre équipe de carrière, on a été jusqu'à 40 dans la carrière, et ça jusqu'à la fin 51 ou janvier 52. On s'est même débrouillé à aller sur les pistes de Château-Bougon parce qu'on avait appris que sur les pistes qu'avaient été faites pendant la guerre, ils les mettaient en sol ordinaire. Et on a donc fait avec un vieux Berlier qu'on avait acheté, ça arrangeait tout le monde. On va dire qu'à partir de mars 52, alors là ça s'est très diversifié. On a créé à ce moment-là... on a pris cinq maçons et trois équipes d'ouvriers, deux équipes de montage plus une équipe qui faisait les drigaïlles à suivre. Et on a eu une équipe de charpentiers. C'était Maurice Huchet, qu'était devenu notre vice-président, qui en était le responsable. Et puis après, ça s'est bien arrangé parce qu'on a eu Paysan [PHON], Depasse[PHON] , et puis un ou deux autres qui se sont occupés des tuiles.

[0'58"43] – Répartition professionnels - bénévoles

CL : Comment s'harmonisait tout ce monde entre des professionnels et les bénévoles ?

JC : On avait une réunion tous les vendredis soir avec Chesneau [PHON] et les responsables. C'est-à-dire Maurice Huchet en ce qui concerne la menuiserie et tout, les responsables carrière, et responsables des tuiles. Et alors là on s'organisait. Parce que ce qui était très dur, c'est que comme la plupart des gens travaillaient sur la semaine, on avait environ soixante personnes le samedi et le dimanche, et on avait qu'une vingtaine de personnes dans la semaine. Ou vingt-cinq. Heureusement, on avait des agents de ville. Il y en avait sept. Il y avait les infirmiers, il y en avait cinq ou six. Les Chemins de fer, qui eux aussi, avaient des heures, ils pouvaient venir sur la semaine. On arrivait à vingt-cinq. Mais c'était difficile et c'est pour ça que dès le départ on a pris des maçons salariés. Surtout que l'argent commençait à arriver de manière à pouvoir commencer à lancer les maisons. Après il est venu des responsables pour la plâtrerie. Puisqu'on a fait nos panneaux de plâtre. Et puis après il y a eu la plomberie, la peinture, etc. Donc ça s'est diversifié au fur et à mesure. Donc le samedi soir, avec Chesneau et les responsables, on était douze-quinze, plus Richard qui chapeautait tout avec Legland, qui était le trésorier... c'étaient des réunions qui duraient deux ou trois heures. Et pour essayer de dire : « *Attention qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?* ». Et il a fallu qu'on intègre dès le départ de l'année 52. De mars à avril. On a intégré la construction de l'embase des routes, et surtout la construction des réseaux. Alors là, ça multipliait le nombre de responsables par deux parce qu'il y avait un responsable pour les eaux usées, un responsable pour le ruisseau, un responsable pour le gaz...

CL : C'était pas trop lourd à gérer ?

JC : Ah si ça a été lourd. Très lourd. Parce qu'il fallait une chose également, sur les 101, il y en avait 33 des chantiers. C'était 33 métallos ! Il a fallu les habituer au ciment et à tout le reste. Mais ça s'est quand même pas mal passé.

CL : Avec le recul, vous prenez cette expérience comment ?

JC : Ça a été la grande mode l'auto-construction à l'époque puisqu'on a commencé à six en France, six sociétés, et puis c'est devenu brutalement, à partir des années 66-60, là il y a eu toute une explosion.

On pourrait pas le refaire. Qu'on soit jeune ou qu'on soit vieux, quand vous sortez de cinq ans de misère, plus les bombardements, plus tous ces machins-là, ben ça arrive à ressouder les gens, et maintenant cette osmose-là n'existe plus. Il y a eu à partir des années 60, une démutualisation de la population. Et maintenant on n'est plus en coopératives maintenant. L'explosion des coopératives qu'il y a eu entre 1948 et 1955... Les coopératives de consommation, c'est arrivé, mais en se déviant, dans l'éclosion des grandes surfaces.

[1'03"01] – Répartition des maisons

CL : Comment ont été réparties les maisons ?

JC : Richard, Legland, enfin tous ceux qui s'occupaient de la partie administrative, et nous aussi, parce que le plan on l'avait fait faire par un architecte mais on était partie prenante là-dedans. Au départ, il y avait trois logements différents. Et on est arrivé à neuf logements. Les 101 logements, il y a neuf types différents. Parce qu'on s'est aperçu rapidement que toutes les maisons ne pouvaient pas être dans le même sens. Comme on s'était dit au départ que les salles de séjour devaient être plus ou moins au sud, etc, donc d'un côté de la rue il fallait un type, et de l'autre, un autre. Fallait l'entrée côté cuisine d'un côté et l'entrée côté cuisine de l'autre. Pour que le soleil soit dans les pièces principales. Donc on s'est pas mal débrouillés pour la répartition. Sous l'impulsion de Richard, tout le monde a eu premier choix, deuxième choix, troisième choix. Et ensuite, personne n'a rien compris, mais à part sept ou huit... pas litiges, on va pas parler de litiges, mais sept ou huit personnes qui voulaient absolument aller là ou là, tout le monde s'est arrangé entre eux. C'est les gens qui faisaient leur choix, qui allaient voir Richard et Legland. Et Richard disait : « *Attention la n°81, il y a cinq personnes. Alors les cinq personnes, vous pourriez pas être plutôt là, là, ...* ». Mais on a rien compris, ça s'est bien passé ! Et puis il y a eu des désistements. Il y a eu cinq désistements là [me montre sur le plan] et tout à coup, il y a Richard qui me dit : « *Tiens, tu es tout seul de reste* ». Ben je dis « *Pourquoi? J'ai rien dit à personne* ». Il me dit : « *Les gens ont vu que c'était toi qui était là, alors ils se sont mis ailleurs* ». Et à ce moment-là, les frères Dumoulin ont dit : « *Tiens, la numéro 14 il y a personne* ». Et Louis Dumoulin a dit : « *Ben tu sais pas, moi je vais me retirer de l'autre et je vais me mettre à côté de toi* ». Alors en l'espace de quinze jours, à part quatre ou cinq trucs, ça s'est très bien passé.

[1'05"46] – Les démissions

JC : Et alors il faut dire une chose. Il y a 150 ou 160 personnes qui sont passées sur le chantier. Il y a eu des moments très durs, notamment fin 51. Et c'est à ce moment-là où on a justement choisi les maisons. Et il y a eu une douzaine de personnes qui ont démissionné pratiquement en même temps, notamment dans cette partie-là [me montre sur le plan].

CL : Pourquoi ?

JC : Parce qu'ils voyaient que c'était trop dur, que ça n'allait pas assez vite. Ça durait de 50 à 54. Moi je suis rentré en 54 ici. En juin 54. Remarque, j'avais tenu à entrer le dernier. Enfin, ça c'est pour un autre problème. Enfin, je vous dis, il a fallu 150 personnes pour en faire 101 à l'arrivée. Et puis il y a eu quatre ou cinq divorces. Enfin, il y a eu un tas de trucs qui ont fait que... Il y a eu deux personnes qui ont perdu leur famille, ou leurs parents, qui ont démissionné. Et c'est bien tombé parce que... mais je crois que Richard avait bien joué à l'époque, parce que c'est au moment où ces gens-là ont disparu dans le fameux hiver 51... et puis alors travailler comme ça, manuellement, il faisait pas chaud. Il était pas question d'avoir le gaz puisqu'il était pas là. Alors donc, on a dû se retrouver, je crois que c'est 81 ou 83 que nous étions restés pour 101 logements. Alors ça a aidé. Alors les derniers logements, ça a été ceux-là. Ceux qui étaient dans le bois [me montre sur le plan]. Parce que, dame, les autres prenaient ce qu'il y avait.

CL : Vous, l'équipe d'animation, vous vous attendiez à ce que ce soit si dur ?

JC : Ah non. La deuxième année, on a eu que onze maisons... 45 avant... On s'est dit : « ben alors, si ça continue encore, 56 en deux ans... Si on y va dix pas dix... ! ». Alors il y a eu à ce moment-là, en juillet 52... Au départ, c'était que la Caisse des dépôts et consignations qui arrivait à faire des prêts principaux. Et les pouvoirs publics ont fait que le Crédit foncier a pu prêter aux sociétés HLM. La loi date du 1er janvier 52 et je crois bien que nous, on a été les deuxièmes à en bénéficier. La première, c'est une société coopérative de Cambrai, qu'était une société Castor également, qui nous avait doublés [rire]. Donc on a eu nos 56 maisons pratiquement tout de suite. Et ça a été une veine. Parce que, premièrement, 56. Et comme on était quand même un peu malins, on a gonflé nos prix de logement. D'ailleurs, entre

parenthèse, entre 54 et 55, il y a eu environ 50% d'augmentation, hein ! Le mois d'octobre 52, il y a eu 17% d'augmentation au moment de la guerre de Corée. Alors si bien qu'avec le surplus des 56 logements qu'on a obtenus, ça nous a permis de poursuivre intelligemment notre viabilité.

[1'09"24] – Place des femmes

CL : Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ?

JC : C'est même pas le plan matériel, parce qu'on était quand même assez fatigués, il était pas question d'aller au bal le soir. Mais personne n'en a trop parlé après. Ce qui nous a marqué, je sais pas... Il y a quand même une solidarité. Qu'est-ce qui nous a marqué ? Ben on est toujours copains et tout. A un moment donné, on a eu peur au moment des emménagements : « Tiens, voilà les femmes qui vont rappliquer ». Excusez-moi de vous dire ça, mais ça n'a rien à voir. On se connaissait tous ensemble, on se connaissait par cœur, tous par les prénoms... Et au contraire non, elles sont rentrées dans le jeu. Communautairement, je me souviens, il y a eu une machine à faire les lainages. Il y a eu des machines à laver. Parce qu'au départ, c'était le début. On s'est débrouillés pour acheter des réfrigérateurs et puis chacun sa machine à laver après, en se regroupant. Et les femmes sont rentrées... Et il y a eu l'histoire de la bibliothèque. Ça n'existe plus maintenant mais au départ... et un tas de trucs comme ça à droite et à gauche.

CL : Dans le film sur les Castors, on entend une dame qui dit que les quatre ans de travaux, ça a été difficile pour les femmes, qui se sont retrouvées seules à la maison, avec les enfants...

JC : Tout à fait. Ça c'est vrai.

CL : Votre femme vous en a parlé ?

JC : Je dois dire qu'à l'époque on avait un enfant. On en a eu trois mais à l'époque on en avait un. Comme ma femme travaillait, à l'époque, puisqu'elle a arrêté de travailler en 54 quand nous sommes rentrés, c'est une de ses tantes qui élevaient les gosses. Donc, moins que certaines personnes plus vieilles que nous, notamment les gens qui étaient nés en 13, qui arrivaient à 40 ans, avec des gosses de 14-15 ans, c'était pas pareil. Nous on n'a pas senti ça comme ça. Ma femme, elle apportait le frichti le dimanche. Ça leur permettait au moins d'aller dans les bois plutôt que de rester dans la ville. Mais il y a des familles où les dames ont certainement supporté dur.

CL : Parce que l'homme était soit au travail, soit au chantier...

JC : He oui, et parfois la nuit. Parce que les parpaings, on les retirait quelques fois la nuit, pour gagner du temps, pour que le lendemain ça aille vite. Alors quelques fois on avait des gars, notamment dans les cheminots, qui disaient... « Attendez les gars, pas toutes les nuits ». Mais il y avait quand même... l'objectif n°1, c'était la construction à tout prix... le logement, pardon, à tout prix. Parce qu'au départ, on s'est dit, on travaille comme des fous... Mais c'est pas normal. C'est pas une chose normale que de s'exciter comme ça. Mais il faut le faire, c'est tout. Aide-toi et le Ciel t'aidera.

[1'13"19] – Le COL continue ailleurs

JC : Ça a fait tâche d'huile. De la Balinière, c'est passé au Landreau de Rezé, le Haut-Landreau. Puis après le Bas. Il y a eu Paimboeuf, il y a eu l'Ouche-Bignon, la Profondine à Saint-Sébastien. Et alors le conseil d'administration nous a demandé, avec Chesneau, qui est parti lui en 1958 ou 59, parce qu'il est retourné en bureau d'études. Et moi, on m'avait dit, compte-tenu qu'il y avait des lotissements, sous l'impulsion de Richard et des autres qui suivaient après... le COL a fait, je sais pas, moi je sais que j'ai fait... mon plus grand regret c'est de ne pas avoir fait 5000 logements. Je suis arrivé à 4938 ! Donc je suis allé jusqu'à la retraite en 82. Parce qu'on m'a demandé de rester parce que j'étais un peu plus polyvalent, compte-tenu que je m'occupais des VRD et tout.

CL : Et le COL existe toujours ?

JC : Le COL a été repris en fin de siècle par le Crédit immobilier familial. Qui a également repris une autre société HLM qui avait créé l'Angevinière, à Saint-Herblain, le Sillon-de-Bretagne. C'était l'Angevinière au départ.

[1'14"46] – La mémoire des constructions

JC : Quand on s'est occupé de quelque chose, 50 ans après... Il y a huit jours, il y a le petit fils de Javière

[PHON] qui m'a dit : « *Dites-donc Monsieur Corbineau, je suis embêté, j'ai des égouts qui sont bouchés, alors dites-moi donc, est-ce que vous pourriez pas me dire par où ça passait ?* » [Poursuit les exemples sur lequel il est sollicité]. J'ai quand même une assez bonne mémoire ... évidemment, quand on est allé 365 jours par an à droite et à gauche, j'aime autant vous dire que la rue des Églantines, je la connais par cœur, mètre carré par mètre carré. [Donne encore un exemple d'une aide pour lequel il a été sollicité].

[1'16"26] – Qu'est ce qui a le plus changé à Claire-Cité

JC : Ben, au départ c'était la campagne. Il y avait le Cheval-Blanc et après c'était des prés. Il y avait le château de Rezé mais autour c'était que des prés également. Avec la grande allée qui s'en allait jusqu'à la place François-Mitterrand maintenant. Ici, c'était le chemin de la Balinière qui faisait trois mètres de large [me montre sur le plan], avec des murs de cinquante par deux mètres. La rue des Rochers faisait à peu près pareil, c'était le chemin des Rochers. C'était la campagne. Ma femme, quand elle partait, elle partait avec des sabots, parce qu'il n'y avait pas de goudron, c'était mal foutu comme tout. Là, chez Beau-père, elle planquait ses sabots, elle mettait ses souliers, ça lui permettait de reprendre à Saint-Paul, l'ancien tramway, le jaune, qu'a disparu en 58, pour aller travailler. La rue Victor-Fortin, il n'y avait personne de l'autre côté, puisque c'était un marchand de fleurs, Monsieur Déquiepe [PHON]. C'est qu'à partir de 1962 qu'il y a eu la création du château et tout ça. Nos enfants ont connu que des prés. Ils ont même été faire des bêtises au château de Rezé. Parce que là, j'aime autant vous dire qu'il y a eu un pillage au château de Rezé. Moi j'ai un gosse qui est arrivé un jour avec un papier, avec des trucs de dans le temps, les machins en cire, là. 1643 ! Je lui ai dit : « *Mais où t'as été prendre ça !* » Il me dit : « *Il y en a partout dans le grenier là-bas !* ». Ils allaient jouer à cache-cache et tout ! Pffff... je sais plus, j'ai dû le donner au père Plancher, enfin à Monsieur Plancher. C'est malheureux parce que là, la mairie a perdu gros.
